

# Du côté de la couleur

Que sont-elles  
ces silhouettes longues flottantes portées par le vent ?  
yeux grands ouverts  
barbes longues  
ongles longs peut-être aussi

Je les vois passer longues effilochées

légères si légères et si  
instables  
d'une instabilité d'hélium

on dirait des cheveux  
des restes de mémoire tourbillonnant en montgolfière  
autour de la terre  
avec des hauts et puis des bas

Elles sont apparues un jour, bien debout, toquant à la porte comme de simples visiteurs. Nous allions converser, et puis soudain elles ne furent rien d'autre que poches de plastique emportées par le vent, accrochées à des branches, emportées plus loin ou trainées sur le sol. Elles passent et repassent et n'ont jamais le temps, semble-t-il, de raconter leur histoire, de dire ce qui les amène dans les parages, de partager un repas .  
Elles n'ont jamais le temps

\*

\*

\*

La première fois que je les ai rencontrées, elles avaient une forme de consistance assez établie. Elles s'appelaient « un groupe de Polonais » et ne portaient encore ni manteaux noirs, ni barbes longues. Ce n'étaient pas des silhouettes mais un groupe d'amis, d'étudiants en peinture, qui, en 1924, quittèrent l'Académie d'Art de Cracovie et montèrent, enthousiastes, dans un train. Ils passèrent par Ostrava par Prague et par Nuremberg.

Ils traversèrent de nombreux paysages, de nuit et de jour, dans un fracas de ferraille. Ils collaient bien à la terre, à cette époque.

Ou bien ils passèrent par Vienne, Wien, Wean, Gradek, Wenecja, Mediolan, Lyon.

A vrai dire, je ne sais pas exactement comment ils ont voyagé, ni par où ils sont passés.

Certains venaient de plus loin que Cracovie, de Lemberg, de Lwów, de Lviv ou de Tbilissi.

Lors de leur voyage, seuls ou ensemble, ils traversèrent des frontières compliquées, des anciennes ou de très récentes, où l'on parlait trois ou quatre langues différentes, ils mangèrent dans des gares aux noms étranges, il fallait souvent qu'ils montrent leurs papiers.

Ils arrivèrent à Paris

Ils ne parlaient pas un mot de français

\* \* \*

\*

J'ai découvert leur existence près du RER de Noisy, à la terrasse d'un fast-food. Alors j'ai laissé passer un train et puis un deuxième et puis un troisième et d'autres encore. Je suis restée là, mon livre ouvert, entre le hall de la gare, le centre commercial des Arcades, la devanture d'un internet café où l'on pouvait téléphoner dans des pays lointains à bon marché : au Canada, Sénégal, Mali, en Algérie, Malaisie, à Singapour.

Ils voulaient rencontrer les œuvres de Cézanne Van Gogh Matisse ils voulaient faire la connaissance de Picasso

Ils voulaient rencontrer les peintres dont Josef Pankiewicz leur avait parlé.

Mais plus que tout ils voulaient aller vers la couleur

c'est par là qu'ils fuyaient la peinture d'histoire polonaise

et c'est par là qu'ils sont venus à Paris

par la couleur

Ils se sont extraits, tous ensemble, comme s'ils se tenaient par la main, hors du livre que je lisais, au détour d'un petit appendice biographique. L'appendice disait ceci :

1924 : Le groupe part pour Paris avec de quoi y vivre pour six semaines. Ils y resteront finalement six à huit ans dans des conditions parfois précaires. Jozef C., le seul à parler un peu de français, dut de plus s'occuper de toutes les questions de logistique

Et moi, à cette phrase c'est comme si j'avais été aspirée par le temps, et je me suis mise à les imaginer entre les lignes, pâles avec de grands yeux, et c'est comme si un arbre dégarni, en quelques secondes, s'était couvert de feuillage

Je n'ai plus voulu rentrer tout de suite à Paris

Ou du moins pas comme avant

J'ai voulu suivre ces peintres

Partir avec eux

Trouver le passage

J'ai fait des recherches

je suis tombée sur des bribes, toujours les mêmes. Ils peignirent des abat-jours, ornèrent des manches de parapluie, inventèrent des motifs de papier peint. L'un deux contracta une maladie des artères, perdit ses deux jambes, et continua à peindre : des pommes, des Sancho Pança et Don Quichotte, des femmes énormes et roses sur des sofas un peu trop petits, des statues nocturnes. Ils se firent connaître. Sur une péniche, ils organisèrent un bal qui devait durer un mois, mais le premier soir il y eut de la pluie, un orage, peut-être que Mia tomba malade et Diaghilev aussi, peut-être que la péniche fut endommagée, les vingt-neuf autres jours de festivités prévues furent annulés. Plus tard, ils organisèrent une exposition à la galerie Zak. Antoine Vollard se déplaça et palpa leurs toiles. Gertrud Stein en acheta deux.

Et puis mes recherches ont tourné court, c'était les mêmes quelques bribes qui tournaient en clignotant de livres en livres, comme des satellites oubliés - ou bien il aurait fallu que je

puisse lire en polonais, aborder une autre histoire, suivre leurs retours. Les noms des membres du groupe, je les cherchai d'abord vainement, puis soudain une encyclopédie les livra tous ensemble. Ils s'appelaient Jan Cybis, Zygmunt Wasiliszewski, Artur Nacht-Samborski, Piotr Potworowski, Hanna Rudzka, Janusz Strzalecki, Jozef Czapski, Jozef Jarema. Mais il y en eut peut-être d'autres encore que l'encyclopédie n'a pas retenus.

Beaucoup de tableaux ont été détruits, d'autres ont été oubliés, d'autres vendus de collections en musée, d'autres sont entrés dans l'histoire de la peinture polonaise. J'en ai vu quelques-uns : sur un site d'enchères une petite aquarelle de 1929 qui ressemblait à un collage. Je me suis dit, l'espace d'un instant, que je pourrais mettre un peu d'argent de côté. Un petit peu tous les mois et puis un jour, comme dans les contes, je me retrouverais métamorphosée, c'est-à-dire dépositaire d'un étonnant trésor : un bout de printemps 1929 posé à même l'un de mes murs. Je me suis dit que pour cet autre tableau, avec son grand arbre dans la nuit, je pourrais prendre le train moi aussi et aller le voir à Lwów, Lviv ou Lemberg et que ça serait un beau voyage, aussi, peut-être.

Et en réfléchissant à ces choses

en regardant des reproductions, des bonnes et de moins bonnes,  
en cherchant à savoir comment je pourrais suivre la trace de ces peintres  
comment je pourrais faire leur histoire

comment cette histoire revisiterait celle des années 20

j'ai eu l'impression que ces peintres et moi jouions à cache-cache

et je me suis aperçue que certainement, eux, ces peintres, avaient déjà trouvé quelque chose de moi

et ce dès 1924 lorsqu'ils prirent le train

Quelque chose à quoi je n'avais pas accès, quelque chose qui serait dans le revers de mes habitudes

Quelque chose qui me concernerait de très près mais ne m'appartiendrait pas en propre  
cependant

La couleur peut-être

ai-je pensé

Quand j'ai compris que ces peintres de 1924 m'avaient trouvée avant que je ne les trouve  
sans même y faire attention  
et que moi je ne savais toujours pas comment ils étaient arrivés là  
c'est-à-dire dans l'espèce d'île  
qui dérive  
hors direction  
dans le revers de mes habitudes  
j'eus l'impression que ce que j'avais pris pour un jeu  
de piste était aussi une sorte de cache-cache  
dans le noir  
où l'on se cherche à l'aveugle  
à mains nues  
et que j'avais été touchée  
au cœur peut-être

que c'était un jeu mais aussi une grâce ou un piège  
et je me suis immobilisée  
comme un animal pris au piège  
d'un sablier retourné

La couleur peut-être  
ai-je pensé

J'ai compris que je ne pourrai plus retourner à Paris  
que je ne pourrai plus  
plus si facilement  
que j'étais plutôt fixée Noisy  
et j'ai regardé  
longuement  
ce que j'avais sous les yeux, à Noisy  
les restes d'un repas bon marché  
les canards sur le petit étang entre la gare et le centre commercial des Arcades  
le flux des voyageurs

et j'ai eu l'impression que ce que je voyais constituait un ensemble de signes  
extrêmement précis  
une piste là aussi  
une piste d'atterrissage même  
à l'attention  
des extra-terrestres

et que personne ne me croirait  
quand je le dirais  
pas même moi  
mais qu'accepter cette soudaine prise de sens était la seule façon  
de donner une cohérence, de faire tenir ensemble  
ce que je pouvais voir  
qui était là  
et qui sinon se trouvait comme  
désarrimé se trouvait comme  
nageant dans une courbure  
se trouvait prendre la texture  
la simili-texture folle  
la simili-texture folle d'un poisson  
ou du moins d'une espèce d'animal ou de grande fleur  
faite d'une façade de centre commercial, d'odeur de frites et de kebab, de bruits de pas et de  
conversations, de canards dans un bassin de béton—  
tout cela,  
et plus  
une immense fleur épanouie  
tournant peu à peu sur elle-même  
comme un poisson

lascive presque, lascive comme  
une lavandière s'étirant  
dénudant une touffe de poils lumineux sous ses aisselles  
une immense humanité lointaine animale touffue comme un soleil bas

dénouant à hauteur de regard sa brûlure lente comme une explosion  
qui force les paupières à se fondre dans un ruissellement de rayons  
tout cela entraîné dans le bougé d'une esplanade de béton où les pas résonnent  
comme si le sol creux était à tout jamais creux  
à Noisy  
tout cela comme l'appel d'un mouvement d'une déshérence  
d'un mouvement de dé  
tournement  
plus inquiétant  
que n'importe quelle piste  
d'extra-terrestre

\*

\*

\*

Alors je n'ai eu d'autre solution que de me détourner moi aussi  
comme on se détourne dans un lit, du côté de l'obscur, du mur ou du vide,  
du côté où on n'a pas d'autre humain sous les yeux  
du côté du déshumain

et il a fallu entonner l'autre chant  
comme on disait dans le temps  
le douloureux  
celui qui met de la neige dans la bouche  
une neige un peu sale  
un peu rougie  
pas du tout pure  
un peu boueuse  
et glacée parfois  
de celle qui crisse sous les pas

du chasseur  
et du fugitif  
de celle qui les dénonce l'un à l'autre à chaque pas  
et remplit les poumons de terreur et de pneumonie  
et fait se mordre les doigts glacés jusqu'au sang  
et s'entasser les jours aux jours  
comme d'énormes, rapides, et vaines pelletées de terre gelée  
comme la béance sans fin d'une tombe qui avale les corps et n'en restitue jamais aucun

c'est d'une neige comme celle-là, d'une neige sans espoir de retour –ou presque- qu'était né  
le livre que je lisais  
et d'où les peintres  
s'étaient évadés  
dès 1924  
anticipant ce qui se tramait  
faisant feu de tout bois, de toute idée,  
préparant  
me sembla-t-il  
sans même le savoir  
pour eux et pour d'autres  
des abris, des lignes de fuite, des avenir  
cherchant à échapper  
me disais-je depuis Noisy  
à ce qui se tramait  
et continue encore et encore de se tramer  
ici là  
à Noisy Mont d'Est  
de ruisseler  
dans le temps  
comme un monstre d'été

Alors c'est comme si eux, ces peintres, avaient ouvert une bifurcation, s'étaient écartés  
éloignés de la terre  
avaient trouvé une navette spatiale dès 1924 et s'y étaient glissés



avaient appuyé sur les boutons   tiré sur les ficelles   laissé leur barbe pousser  
et s'en étaient remis à la couleur.

C'est comme s'ils s'étaient enfoncés dans une région autre  
sans commune mesure  
un espace animal peut-être  
d'où proviennent des signaux  
qui se déploient dans les corps comme des lumières de phares  
peut-être éteints il y longtemps  
par pulsations de mains ouvertes, clignements d'yeux,  
bougers en avant et en arrière d'oreilles  
par tous ces micro-mouvements   auxquels on se livre parfois  
par jeu  
et qui semblent ne servir de rien  
de rien d'autre qu'à bouger un peu dans son corps  
qu'à lui donner un peu d'espace d'existence qu'à l'imaginer un peu enfin  
comme si on le tirait délicatement de sa nuit  
comme si on en dessinait les traits par décalcomanie  
et qui sont en fait aussi  
ces micro-gestes éperdus  
les signaux un peu monotones  
par lesquels d'autres  
si on pouvait les entendre  
nous parleraient  
depuis notre corps qui s'espace se dilate se complexifie  
comme des rameaux de fougères  
nous parleraient  
pour que nous n'hésitions pas de temps à autre  
les pousses qui bougent en nous  
à les tourner vers le vent.

